

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Par delà les murs...

Journal d'un prisonnier de Marcel Lavallée

Marcel Lavallée, *Journal d'un prisonnier*, L'Aurore, 1978,
310 pages

Jean-Louis Major

Numéro 13, février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Major, J.-L. (1979). Compte rendu de [Par delà les murs... *Journal d'un prisonnier* de Marcel Lavallée / Marcel Lavallée, *Journal d'un prisonnier*, L'Aurore, 1978, 310 pages]. *Lettres québécoises*, (13), 47–49.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Par delà les murs . . .

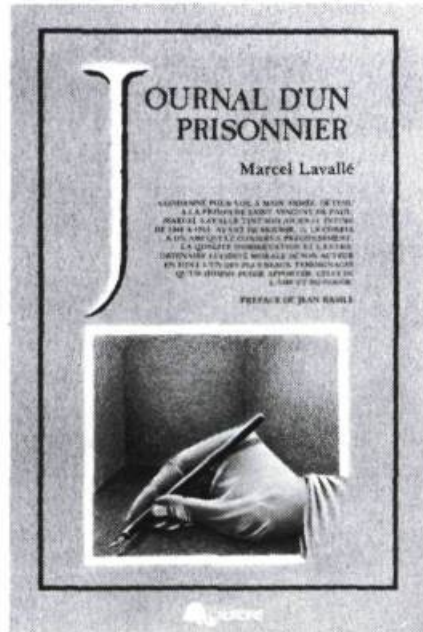
Journal d'un prisonnier

de Marcel Lavallée

On connaît mal le monde des prisons. Je le connais mal, devrais-je écrire pour être plus exact, car il y a certainement là-dessus de nombreuses études, savantes, documentées, regorgeant de faits et de statistiques. Il y eut récemment un rapport — un de plus — d'une commission de réforme, et la télévision ne manque ni d'enquêtes ni de reportages. Et alors ? Je me méfie de tout ce qui touche à ce sujet. Qu'on en parle de l'intérieur ou de l'extérieur, chacun ne le fait qu'à ses fins. Ce monde hors du monde — ou trop à l'image du nôtre — est peut-être ce qui remet tout le reste en question, comme ces « trous » d'anti-matière sur lesquels s'interrogent les physiciens et les astronomes.

Aussi bien l'avouer d'entrée de jeu, le *Journal d'un prisonnier*¹ me laisse perplexe. Un peu pour les raisons que je viens de dire mais surtout, me semble-t-il, pour des raisons qui tiennent à l'écriture même. Qu'en est-il de l'accueil fait à ce livre ? Il serait sans doute révélateur de comparer ce que l'on a écrit de l'admirable *Journal* d'Henriette Des-saules et ce que l'on dira de celui de Marcel Lavallée, qui n'évite pas les pires inepties que permet le genre et pourtant parfois . . .

De l'auteur, né en 1922 et mort à l'âge de 41 ans à la suite d'une opération au cerveau, le préfacier Jean Basile nous apprend qu'il fut un petit voleur malhabile dont le dernier crime fut un vol à main armée. Du *Journal*, « tenu de 1948 à 1951 à la prison de Bordeau ou peut-être au pénitencier Saint-Vincent-de-Paul », on ne saurait dire s'il fut entièrement écrit à cette époque ou s'il a été remanié, corrigé ou complété par la suite mais le préfacier nous assure qu'il est



authentique et « qu'il ne peut s'agir d'une mystification ».

Ma perplexité ne provient ni du peu que l'on connaît de l'auteur ni de cette possibilité d'une mystification que le préfacier évoque en la réfutant. D'ailleurs, que serait une mystification en ce domaine ? Sans jouer sur l'homonymie entre le nom de l'auteur de ce *Journal* et le titre du premier roman de Ducharme, qu'on se rappelle les sottises colportées au sujet du créateur de *L'avalée des avalés* à l'époque de la parution de ce roman. Ou bien l'oeuvre est lisible, ou bien elle ne l'est pas ; ou bien elle existe d'un point de vue littéraire et donc elle est vraie, ou bien elle n'existe pas. C'est à ce plan que ce pose le problème pour moi, et je me rends compte qu'il m'eût fallu adopter à mon tour la forme du journal pour suivre les hésitations, les élans, les ruptures et les retours de ma lecture . . .

Dans quelles conditions naît la décision de commencer un journal ? Qu'est-ce qui suscite l'écriture quotidienne ? À quelles exigences en soi répondent ces pages que l'on n'écrit que pour soi ? Quel événement, quelle lecture fait que le vécu cède une part de plus en plus grande, de plus en plus importante à sa transcription, à son inscription, jusqu'à n'être plus que la matière de l'écriture ? Le début du journal de Marcel Lavallée pourrait bien être antérieur à celui du *Journal d'un prisonnier* car le 10 avril 1948, après seulement quelques pages datées du 20 mars et du 1er avril, il écrit laconiquement : « Je recopie mon carnet bleu, dont je noue le mieux possible les notes hâtives. » Plutôt que l'occasion du début du journal, c'est son intention qui est donnée dès la première page, et de façon significative, par le moyen d'une citation : « La culpabilité n'est pas dans les actes, elle n'est que dans l'âme de celui qui accepte d'être coupable. »

Cette phrase du roman d'Armand Hoog prend sous la plume du détenu une résonance d'autant plus grave qu'elle s'accompagne de la décision de se « faire excommunier », décision longtemps mûrie et retardée, dit-il, mais mise à exécution peu après puisque le 1er avril il note : « Fait ma sortie de religion » sans toutefois raconter — et là aussi l'omission est caractéristique — comment s'est accompli cet acte qu'on croirait tout intérieur et qui s'accompagne paradoxalement de la résolution de lire chaque matin un chapitre de la Bible. Se « faire excommunier », ne pas accepter d'être coupable, ce ne sont pas ici des actes de révolte mais l'expression d'une volonté de rompre avec ce qui fut soi-même, de se faire autre, et les moyens en seront les

livres et l'étude. Commentant et prenant à son compte la phrase d'Armand Hoog, le *Journal* du 20 mars 1948 y oppose en l'y inscrivant une manière « toute littéraire d'envisager la vie ; cela veut dire aussi une morale (. . .) Et le 'bien-faire' dont je veux parler n'est pas ce que l'on entend d'ordinaire ; je parle de sainteté. »

La volonté d'apprendre et l'étude tiendront une place de plus en plus grande dans la vie carcérale ; les livres occuperont une place prépondérante dans le *Journal*. C'est en prison que Marcel Lavallée découvrit la littérature : depuis ce troisième tome des *Cahiers* de Barrès dont un compagnon lui citait les longues phrases mais qu'il ne prit d'abord que pour y chercher l'équivalent d'une anecdote osée qu'il savait s'y trouver et qui fut sa « première lecture véritable », lui qui ne lisait auparavant que les feuilletons et les romans de la collection du Masque explorera tous les rayons des bibliothèques de prison, recevra comme un don précieux les livres qu'on lui prêtera parfois pour une seule journée, accumulera les notes de lecture. Les livres deviendront la vraie vie, et les lectures, des moyens de se définir, d'accéder à l'être.

La durée est absente de ce journal. Il s'y trouve parfois un souvenir, de brèves allusions au passé, plus rarement encore un regard du côté de l'avenir. C'est un temps fermé mais le *Journal d'un prisonnier* compte peu de réflexions là-dessus, le temps n'y est évoqué que comme un manque, une absence : « Que le temps s'échappe vite derrière moi ! vide d'action et de pensées. Les nombreux jours de prison à venir semblent d'effroyables tortures qu'on attend, mais à leur tour ils passent, lentement divisés par des heures lourdes de silence et d'ennui. » C'est « le temps immobile » — mais non selon le sens que Claude Mauriac donne à ce titre de son oeuvre — temps stationnaire, temps clos. Impression d'un bloc, d'une accumulation, d'une concrétion ; impression aussi que des notes ont été insérées postérieurement sous certaines dates. Que de fois je suis revenu en arrière pour rattacher une date à ce que je lisais, pour m'assurer que j'étais encore dans le temps, pour tenter d'y recréer une durée. La chronologie pourrait être autre, de n'importe quand, de dix ans ou d'une année : s'y opposent

un ici dans lequel on s'engluie, un ailleurs qui est absence.

Le *Journal* ne raconte pas la vie quotidienne de la prison. On devine que le « diariste » travaille à l'atelier, qu'il passe à l'infirmerie, qu'il comparait à quelques reprises devant une commission dite « Board », qu'il subit la peine du fouet, mais le sens du quotidien est obnubilé. L'anecdote y est maladroite ; dans la narration du fait divers affluent les lourdeurs, les anglicismes, les maladresses du langage. On ne sait quels méfaits l'auteur a commis ni même la durée de sa peine. Les lieux n'ont de réalité que par leur valeur morale, le *Journal* le note : « Consciemment, j'écarte tout cela par peur de faire face à la terrible réalité. » Hors ces passages où il analyse ses amitiés ou décrit ces rencontres furtives de la sensualité, ces plaisirs et ces tortures des amours de prison — « Est-il homosexuel ? Il est d'abord prisonnier. » (Préface de Jean Basile) — Marcel Lavallée plus souvent nie la présence de ses co-détenus, leur dénie en quelque sorte l'existence en traçant d'eux des portraits qui lui permettent de les voir à distance. « En somme, note-t-il dans l'une de ses réflexions sur ce journal dont il disait qu'il le détruirait à sa sortie de prison, ce qui compte le plus, ce n'est pas tant l'endroit où l'on est, mais l'esprit dont on vit et dont on espère. »

Marcel Lavallée ne conteste pas le système qui fait de lui un prisonnier même s'il interroge parfois la distance entre lui et ceux qui l'ont jugé. Il décrit même la prison comme une « épreuve nécessaire », « une épreuve honteuse » dont « l'homme véritable se libère en parvenant jusqu'à lui-même ». Son attitude est à l'opposé de celle de Jean Genet qui transforme sa honte en orgueil, sa marginalité en poésie, qui inverse tout ce que Marcel Lavallée appelle le « standard de la société », pour assumer le Mal et s'en faire une règle. En février 1950 il lit *Haute surveillance*. Sa réaction ? « Pièce curieuse et fantaisiste dans une surréalité de cauchemar. » Genet lui demeure étranger, le monde du *Journal d'un voleur* est aux antipodes du *Journal d'un prisonnier*.

Le *Journal* de Marcel Lavallée juxtapose en un contrepoint constant le monde de la prison et celui des livres. On pourrait relever un peu partout ces passages qui en reproduisent et en répètent la

structure première. Ainsi le 23 juin 1950 : « Ici. Il n'y a pas de moralité, mais une sentimentalité assez naïve. Il n'y a pas de mœurs, mais un fourvoyeux appétit de bête. Il n'y a pas d'intelligence non plus, mais une dégoûtante polissonnerie. » Et à la même date, à propos d'un ouvrage sur William James : « Tout ce qui me parle d'intelligence et d'études m'intéresse (. . .) cela m'émeut. » Et le 26 juin : « Ici, tout est lenteur, stupidité, sournoiserie » ou le 25 juillet : « Tout y est absurde, vilain, malpropre. » Pourtant, le premier jour du même mois il avait écrit : « Je suis des leurs, compagnon et complice ; sans retour ; sans autre échappée que les livres, qui ne sont encore que des débris de rêves. »

Il apprend l'espagnol, le latin, il lit les philosophes et tout ce qui lui tombe sous la main : Barrès, Stendhal en traduction anglaise, Duhamel, le quatrième tome des *Thibault* avant le premier, Maurois, Valéry, la liste en serait interminable, parfois un auteur québécois : Ringuet, Hertel, des romanciers américains, mais plus que tout autre Gide, qui devient son maître et son modèle, dont il fait sienne la morale de ferveur, dont il pastiche la phrase, Gide dont la mort lui arrache une plainte sourde lui qui avait résisté au fouet. Il commente, résume, analyse ses lectures ; le *Journal* s'y enlise en des longueurs qui sont celles d'un écolier appliqué mais qu'éclairent ici et là un jugement saisissant. Les livres parfois retentissent en lui comme des échos du monde où il vit, et ce sont les intuitions les plus fascinantes de ces notes de lecture si souvent fastidieuses. Ainsi après la lecture de *L'Étranger* : « Mes prisons sont décrites ici. J'y ai retracé certaines heures de ma vie, et elles étaient en pages comme je les ai vécues : rêvées, lentes, mais raisonnées jusqu'à la hantise. J'y ai reconnu ce que j'ai fait et ce que l'on m'a fait. »

Tout le *Journal d'un prisonnier* est placé sous le signe de la dualité, qui porte en exergue à son premier cahier un texte de saint Paul : « Il y a deux hommes en moi, car je ne fais pas ce que je veux, et je fais ce que je hais. » Marcel Lavallée n'y cherche pas une justification, il y installe sa morale, sa volonté de se transformer et son désir d'ascèse intellectuelle. Dans les livres, dans l'étude, dans les pages du dictionnaire où il découvre les mots et leur sens, dans les notes de ce *Journal* où

s'inscrivent ses échecs, son ennui, ses hontes et ses joies, il est à la recherche d'une ferveur et d'un langage qui lui permettraient d'être autre.

Ces années de prison sont comme une seconde adolescence. Deux cris s'y répercutent. L'un qui se tourne contre le passé : « Ah ! puissé-je enfin me libérer de mon enfance ! » L'autre qui oriente la quête d'identité : « Comme j'ai besoin d'un langage ! » C'est une quête de l'autre en soi-même. Ou est-ce la recherche de soi en cet autre qu'on est ? Il me

semble que par là, en cette incertitude même, le *Journal* de Marcel Lavallée rejoint celui de Saint-Denys Garneau même s'il en est aussi l'envers, mais tout cela serait trop long à démêler, à expliquer, à démontrer, je m'en tiendrai plutôt à la réflexion d'un vieil écrivain qui toute sa vie fut hanté par le Mal : « ce qui départage les hommes, ce ne sont pas tant leurs vertus ou leurs vices que le discernement du mal et du bien qu'ils ont ou qu'ils n'ont pas. »

Du monde des prisons, le *Journal d'un*

prisonnier ne m'aura à peu près rien appris. Et pourtant j'ai su — ou l'ai-je imaginé ? — qu'entre des murs, derrière des barreaux, parmi le « va-et-vient triste, stupide, résigné du bétail », quelqu'un, malgré ses échecs, voulut un jour vivre de la ferveur de l'esprit, et y parvint parfois.

Jean-Louis Major

1. Marcel Lavallée, *Journal d'un prisonnier*, L'Aurore, 1978, 310 pages.

Les Essais I

Éloge de Victor Barbeau À l'enseigne de la fierté et du respect de soi

Je n'ai jamais rencontré Victor Barbeau, je ne l'ai même jamais vu, sauf une fois, peut-être, à la télévision ; pourtant, j'ai l'impression de l'avoir toujours connu. À quoi cela tient-il ? Qu'est-ce qui explique que son visage me soit plus présent que des dizaines d'autres que j'ai vus maintes fois et dont les traits se sont estompés jusqu'à disparaître complètement dans la brume de mes souvenirs ?

Le personnage

Cette connaissance de Barbeau relève sans doute de la personnalité de l'homme ; elle s'est imposée à moi, par l'intermédiaire de mes maîtres, dès mes jeunes années de collègue. Nous aimions les gens qui avaient du courage, du dynamisme, de la classe (comme l'on disait), et Victor Barbeau en avait plus que tous. Par ses *Cahiers de Turc* (1921-1922, 1926-1927), pleins de pages féroces, il avait occupé la première place parmi ceux qui combattaient pour la qualité de notre langue ; le *Ramage de mon pays*, ou le français tel qu'on le parlait et l'écrivait au Canada (1939), avait servi d'utiles leçons, provoqué des



prises de conscience salutaires. Au temps de Groulx et du Bloc populaire, Barbeau apparaissait comme un lutteur inlassable qui, à travers livres et articles, comme dans ses conférences et dans ses cours, menait implacablement le combat nationaliste sur le front, essentiel alors comme aujourd'hui, de la langue à défendre à la fois contre l'ignorance et contre le laisser-aller.

Le photographe André Larose¹ a bien saisi cet aspect magistral de la personnalité de Barbeau : le regard lumineux, franc, honnête, dirigé tout droit devant soi et légèrement vers le haut, comme en contemplation de l'idéal à atteindre ; le sourire ouvert, mais mesuré ; des lèvres minces, aptes à bien placer les mots, que ce soit avec ironie ou avec sensibilité ; l'oreille fine, délicate pour l'écoute de la réalité québécoise d'alors, qui naît ; la chemise blanche, la cravate rayée, l'une et l'autre impeccables comme toute la mise correcte et élégante de celui dont la tenue vestimentaire, que ce fût derrière le pupitre du professeur ou derrière le comptoir du magasin coopératif (Victor Barbeau y portait volontiers le tablier blanc de l'épicier sur son complet de professeur), allait de pair avec celle de la langue et des manières ; un visage clair, qui n'a rien de hautain et, pourtant, domine et rejoint son vis-à-vis, tellement la force du caractère et la finesse de l'intelligence ressortissent ici à une intense humanité (j'entends par là que la force spirituelle qui anime le corps l'investit jusqu'à le transfigurer, l'arrachant à la pâte pour le faire fine fleur).